

QUADERNS

Revue de traduction, Université Autonome de Barcelone,
No. 16, 2009, 335 p.

Daniela PINTILEI

Université « Ștefan cel Mare », Suceava, Roumanie
alicianiano@yahoo.es

Les regards sur l'autotraduction diffèrent selon les points de vue des traductologues et des traducteurs dans le domaine de la traduction, mais il y a des principes fondamentaux que l'on retrouve d'une conception à l'autre, même si c'est avec des approches ou des dosages différents. C'est ce qui explique la prolifération des concepts sur l'autotraduction. Le numéro 16/2009 de la Revue de traduction *Quaderns* de l'Université Autonome de Barcelone propose un riche dossier sur type particulier de traduction.

Helena Tanqueiro Milheiro, professeur responsable du groupe de recherche AUTOTRAD, de l'Université Autonome de Barcelone, défend l'idée que l'autotraduction n'est que traduction mais que l'autotraducteur est un traducteur « privilégié ». Même s'il a les mêmes compétences que tout traducteur littéraire, à savoir les compétences linguistiques, culturelles, littéraires et traductologiques, sa traduction est cependant souvent perçue comme un original car le nom de (l'auto)traducteur n'est pas toujours mentionné. Sa double qualité, d'auteur et de traducteur, donne à sa traduction une autorité indiscutable et il peut décider de perfectionner son œuvre parce que son (auto)traduction est aussi création.

Patricia López López-Gay, professeur de l'Université Autonome de Barcelone, membre du groupe de recherche AUTOTRAD, se penche sur la question de « l'invisibilité en traduction » et sur le fait que dans le cas de l'autotraduction, la double position occupée par l'autotraducteur lui permet une marge de liberté plus grande. Dans un marché littéraire où l'original est traditionnellement considéré comme supérieur à la traduction du fait de la sacralisation de la figure de l'auteur, l'autotraduction pourrait en principe venir effacer cette hiérarchie. L'auteur traduit lui-même un texte qui pourrait être reçu comme original dans le champ culturel d'arrivée. Dans la double position qu'occupe

l'autotraducteur au sein du champ littéraire, celle de l'écrivain éclipserait en l'occurrence celle du traducteur, devenu invisible.

Francesc Parcerisas Vázquez, poète, traducteur et critique catalan, membre fondateur du groupe AUTOTRAD, de l'Université Autonome de Barcelone, se centre également sur l'invisibilité en autotraduction, notamment dans les cultures asymétriques. Entre les nombreuses implications culturelles de l'autotraduction, un immense domaine à explorer reste celui des implications idéologiques. Dans le cas d'Espagne, où il y a trois langues officielles autres que l'espagnole (le catalan, le galicien et le basque) et une langue non officielle (l'asturien), la situation linguistique a créé un marché littéraire asymétrique où la littérature en espagnol a évidemment le plus grand poids. Etant donné cette asymétrie, lorsqu'on parle de l'autotraduction sur le territoire espagnol, la première chose qu'on observe est que les cas d'autotraduction sont presque toujours unidirectionnels : d'une des langues du territoire espagnol vers l'espagnol. D'après l'auteur de l'article, les différents degrés de visibilité – allant de l'invisibilité de l'autotraduction (l'autotraduction est reçue comme l'original) jusqu'au degré zéro de la traduction (la traduction n'aura jamais lieu) – font ressortir certaines attitudes idéologiques dans les champs littéraires impliqués.

L'autotraduction de la perspective de Rainer Grutman de l'Université d'Ottawa, est un phénomène interculturel dont l'étude exige la perspective de la « galaxie » des langues et des littératures. Les cas les plus connus et étudiés ne représentent pas le phénomène entier, sinon seulement une catégorie particulière, celle des transferts « horizontaux » entre les langues de culture avec une ample diffusion. Vu que la traduction est un canal à travers lequel les écrivains accumulent « du capital symbolique », gagnent de la notoriété et se rendent célèbres dans leur communauté, on oublie que dans beaucoup de cas l'autotraduction peut arriver à être un véritable dilemme socioculturel, plutôt qu'un exercice interlinguistique pour l'écrivain individuel. Pour cela, beaucoup d'autotraducteurs ont dû choisir entre deux options aussi insatisfaisantes qu'on pourrait appeler « universalité sans authenticité » et « authenticité sans universalité ». Bien que la création originale exige une certaine fidélité à la langue natale, le désir d'être lu par un public plus ample « compromet l'usage d'une langue maternelle dont l'audience est assez restreinte ».

Valentina Mercuri, professeur de l'Université Autonome de Barcelone, renvoie au sujet de la perspective de l'écrivain italien Carlo Coccioli, qui représente un cas extrême d'autotraduction, parce qu'il avait l'habitude d'écrire en trois langues différentes (italien, espagnol et

français) et pendant sa carrière littéraire a autotraduit douze de ses plus de quarante titres. *Piccolo Karma* (1987) est une nouvelle que l'auteur a traduite simultanément en espagnol et en français. Une analyse comparative entre le texte original et les autotraductions prouve que la plupart des modifications apportées aux textes français et espagnols ne sont pas aléatoires, elles sont dues au rôle de médiateur de l'auteur. Pendant qu'il traduit, il essaie d'établir une certaine complicité avec ses nouveaux lecteurs, il modifie des parties de son œuvre en l'adaptant à son public destinataire.

L'article de Xosé Manuel Dasilva, de l'Université de Vigo de Galicie en Espagne, est focalisé sur le phénomène de l'autotraduction dans l'espace de Galicie. Premièrement on fait un petit périple à travers la présence de l'autotraduction dans la littérature galicienne dans la période contemporaine, à partir du XIX^e siècle jusqu'à nos jours. Puis on met en évidence la dimension sociolinguistique de l'autotraduction lorsqu'elle se développe entre deux langues (le galicien et l'espagnol) qui maintiennent entre elles une relation de déséquilibre. Effectivement, à travers une analyse des raisons exposées par les auteurs pour soutenir la décision de s'autotraduire et les caractéristiques de leurs versions, on soumet au débat une activité de diglossie.

Dans un entretien avec Jorge Semprún, écrivain français-espagnol, Patricia López López-Gay, accède au thème de l'autotraduction de la perspective du souvenir, qui semble définir la manière d'écrire de l'auteur interviewé. Ce dernier, auteur de l'œuvre *Federico Sánchez vous salue bien* réalise tout de suite la traduction du livre vers l'espagnol, sa langue maternelle. Il a préféré écrire le livre premièrement en français pour échapper aux « petites » et aux « médisances possibles » que seul un public espagnol aurait entendues. De la sorte, adressé à un public impartial – le public français – le livre évoque son expérience en tant que Ministre de Culture en Espagne. Pour ce qui est de la liberté de traduire, Jorge Semprún avoue que le pouvoir de l'autotraducteur est beaucoup plus grand par rapport à celui du traducteur, mais la tendance dans le cas de l'autotraduction est de réécrire le livre et cela est surtout dans la perspective du public auquel il s'adresse.

La distinction entre traduction et autotraduction est abordée aussi dans l'interview réalisée par Muguraş Constantinescu, professeur à l'Université « Ştefan cel Mare » de Suceava (Roumanie) avec Irina Mavrodin, l'un des plus grands traducteurs du français vers le roumain de la Roumanie. Au sujet de la liberté de traduction, Irina Mavrodin admet que dans l'autotraduction on glisse souvent dans ce qu'on nomme couramment « infidélité » par un processus de réécriture. Dans le cas de

la traduction de Cioran, on constate la présence d'un « effet oblique », quand l'auteur ne se traduit pas lui-même, mais accepte difficilement la version d'un autre, en voulant la contrôler, pas à pas. Il s'agit, dans le cas de Cioran de deux types de lecteurs différents auxquels il s'adresse – le lecteur français, de type cartésien et le lecteur roumain, de type échevelé et baroque – .

Si l'on donne au concept d'autotraduction un sens plus large, on peut dire, avec Proust que « tout auteur ne fait que traduire », par son œuvre, pour les autres, par un discours qui n'est que le sien, ce qui se trouve au plus profond de sa conscience. Et de cette vision, on ne saurait pas dire où commence et où finit la réécriture, même lorsqu'il s'agit d'un texte traduit.

Après l'analyse du dossier proposé par le numéro 16/2009 de la Revue de traduction *Quaderns*, on peut retenir que la multitude de significations du terme autotraduction renvoie à des conceptions différentes, selon la position traductive, le contexte culturel et parfois idéologique, ce qui donne une idée de la complexité de ce phénomène de la traduction.